

Défis et enjeux dans l'écriture d'une grammaire d'une variété de français non-standard: le cas du français louisianais

Plenary address, American Association of Teachers of French, New Orleans, July 2022

Barry Jean Ancelet

D'abord je voudrais vous souhaiter la bienvenue en Louisiane, bienvenue à Baton Rouge. Je sais que l'AATF se promène à travers le pays chaque année pour avoir ses conférences, mais quand vous venez dans une région historiquement francophone, il y a des enjeux linguistiques qui sont mis en évidence par le thème de cette conférence: Le français aux États-Unis. En plus, il y a des enjeux politiques qui proviennent de nos relations troublées avec la France depuis le débat concernant la guerre en Iraq. L'étude du français était déjà en baisse pour des raisons qui ont été longuement examinées avant que les commentateurs conservateurs ont encouragé les Américains à vider leurs vins français dans les égouts. (Personnellement, j'ai bénéficié énormément des soldes qui ont suivi ces bêtises.) Au lieu de m'embourber dans ce fâcheux débat politique, je voudrais examiner quelques raisons pour la situation et proposer quelques solutions de ma perspective en tant que francophone natif de Louisiane. Mon collègue Chris Pinet a suggéré que j'utilise l'humour pour cette exploration. Je voudrais aussi dire quelque chose de sérieux tandis j'ai la parole. Je vas essayer de faire un pont entre les deux.

Je sus Cadien. J'ai parlé français avant d'apprendre l'anglais. Pas si longtemps passé, c'était pas si extraordinaire. Aujourd'hui, c'est de plus en plus extraordinaire. C'est même presque rare. (Vous remarquez peut-être, en passant, que j'use pas le 'ne' pour faire le négatif (j'ai aussi dit, 'j'use' au lieu de 'j'utilise'). Ça, c'est pas normatif, mais c'est normal dans le monde ayòu j'ai grandi. Personne dans ma famille, personne dans mon voisinage avait le moindre tracas à faire comprendre l'idée de pas faire quelque chose ou de pas vouloir quelque chose sans le 'ne'. Quand mon père disait 'Fais pas ça!' on comprenait bien ça qu'il voulait pas et on le faisait pas. Mon français a jamais souffert l'absence du 'ne'. Mon français précise encore aussi la différence entre 'il est tombé' – l'état – et 'il a tombé' – l'action. Mon français préserve des bijoux anciens comme les démonstratifs 'cez' et 'cil', comme le [h] aspiré de la 'hache' et de la 'haine'. En Louisiane, si on a *honte* ou si on *haït* quelque chose, on l'entend clairement. Mon français use des stratégies quelquefois différentes pour exprimer des idées. On a jamais *très* faim; on a *beaucoup* ou *bien* faim ou *on a faim, faim*. On reste pas *très* loin; on reste loin, loin, loin. On a régularisé des contractions logiques: 't'achètes', 't'oublies'. Mon français use un vocabulaire qui représente aussi son américanité, avec des mots comme 'bayou' et 'chaoui' empruntés des Amérindiens, et 'gombo' emprunté des Créoles africains, aussi bien que d'autres mots comme 'truck' et 'radio' et 'satellite dish' empruntés d'une réalité forte et plus contemporaine, et sans aucune honte.

Une vieille femme se rend au garage dans son voinage et demande un mécanicien qui parle français en disant qu'elle pouvait pas s'expliquer bien en anglais. Ça fait, on a fait venir un mécanicien cadien qui travaillait là. "Tu parles en français?" la femme demande. "Ouais, madame," répond le

travaillant. “Bon,” elle dit, “j’ai un 1968 Chevrolet Impala sports coupe, et j’ai besoin d’un brake job et un tune-up. Et check les rings et les valves et les rotors tandis que t’es là dedans. Tu crois tu peux m’aider?”

Pour elle, c’était tout en français, et dans un sens elle avait raison. Ça représentait le français de sa réalité, un français improvisé en exile pour pouvoir communiquer effectivement dans son milieu.

J’ai eu ma première expérience avec le français scolaire quand j’étais dans ma huitième année de l’école. C’était en 1964. Notre instituteur, ce que nous appelions notre maître d’école, était un Frère Chrétien de la Salle. Le premier jour de l’année scolaire, il a commencé son cours avec cette question: “Combien de vous parlez français de la maison? Levez la main.” J’étais parmi les sept ou huit élèves qui ont levé nos mains. Il a continué, “Ceux qui ont la main levée, allez derrière la salle. Il faudra que je vous desapprends ce mauvais français avant de vous apprendre le bon français.” Il était sérieux; il nous a envoyés littéralement, physiquement au fond de la salle. Comme pour justifier ce qu’il disait tandis qu’on se déplaçait, il nous a demandé comment on appelait le trou dans le mur par lequel on pouvait regarder dehors. Quelqu’un (pas moi) a dit, “le châssis.” “Non,” il a crié avec une certaine joie triomphale, “c’est une fenêtre.” Je me rappelle d’avoir pensé qu’il devait avoir raison. D’abord, il était le professeur. Et en plus, si c’était une fenêtre en bon français, le mien devait faire défaut. On avait des fenêtres, mais pour nous, c’était un trou dans le mur qu’on pouvait fermer avec des volets. [Beaucoup plus tard, j’ai appris que le mot *fenêtre* vient du latin *fenestra* qui veut dire un trou dans le mur qui peut être fermé avec des volets. J’ai aussi appris que le terme *chassis* indique que la vitre peut être levée et fermée par un mécanisme glissant.] Notre cher professeur avait donc fait un jugement de valeur basé sur sa propre ignorance de l’histoire de la langue. Il a aussi fait une erreur de jugement concernant le français natif des élèves qu’il a envoyé au fond de la salle. Le français cadien qu’on avait appris de la maison nous a pas mal servi. Au contraire, nous, on savait déjà ce que c’était la main, le doigt, le pouce, le bras, le coude, l’épaule, la tête, les yeux... On savait déjà instinctivement la différence entre “je mange,” “j’ai mangé,” “je mangeais,” “j’avais mangé,” “je mangerai,” “je mangerais,” et “j’aurais mangé,” même s’il fallait qu’on apprenne à les écrire. Dans deux semaines, tous ceux qu’il avait envoyés derrière la salle étaient rendus au premiers rangs de la classe, basé sur nos notes. L’année d’après, mon professeur de français était un Cadien. Il m’a choisi pour représenter notre école dans une compétition académique dans l’état à laquelle j’ai gagné une médaille. J’avais jamais gagné à rien dans ma vie – j’étais trop mince et petit pour jouer aux sports – et ça a changé ma vie. C’est une grande partie de la raison que j’ai choisi de continuer mes études en français, et me voilà aujourd’hui devant vous.

La génération de mes parents et de mes grands-parents ont eu une différente expérience à l’école. Commencant en 1916, les écoles ont banni officiellement le français de l’enseignement. Ma grandmère, qui avait fini huit ans de scolarité en français dans la petite école communautaire dans son voisinage, devait recommencer à zéro en anglais. Après un an d’humiliation et de punition, elle a laissé tomber l’éducation. La génération de mon père est arrivée à l’école parlant peu ou pas d’anglais. La stratégie d’humiliation et de punition a continué, mais eux

devaient rester à l'école jusqu'à l'âge de quinze ans et ils ont commencé à internaliser le message de l'assimilation. On entend l'effet de ces événements dans nos histoires. Une autre expérience scolaire qui m'a marqué a eu lieu à Indiana University où je suis allé pour continuer mes études en français. Dans un cours sur le 18e siècle, on a commencé nos lectures avec le "Voyage à la lune" de Cyrano de Bergerac. J'étais étonné de voir que cet écrivain français de la fin du 17e siècle avait été préoccupé par une notion qui préoccupaient encore des conteurs que j'avais enregistré à Mamou, en Louisiane, qui étaient les descendants des Français qui étaient venus en Amérique du Nord aux 17e et 18e siècles. Dans l'histoire de Ervin Reed, un Cadien nommé Jim était allé à la lune par accident quand il a perdu contrôle de son emballeuse de foin. C'est une longue histoire pour une autre fois, mais quand j'ai mentionné mon observation en classe, il était évident que la professeure n'y voyait aucun intérêt. J'ai fini par transférer au programme de folklore qui se trouvait heureusement à la même université et dans lequel j'ai fait ma maîtrise. J'ai fait mon doctorat plus tard à l'Université de Provence avec une thèse sur la tradition orale en Louisiane, y compris l'histoire du voyage à la lune. Robert Chaudenson, mon directeur de thèse à Aix, était un créoliste qui pensait en dehors des siècles français. Un des membres de mon jury, Jean-Claude Bouvier avait redécouvert l'importance et la valeur de l'oralité. Quelquefois, en fouillant assez, on trouve un lien direct avec notre héritage à travers ces mêmes siècles. Dans une collection de contes de la Renaissance, j'ai trouvé cette histoire, traduite du latin en anglais:

Arlotto replies to a woman who was bolder than she was wise

One day I was with Father Arlotto and some other friends of his, sitting on a bench opposite the famous church of St. John the Baptist. A young woman, bolder than she was wise, passed by, and with her a respectable older woman and a maidservant. Arlotto turned towards these women and said to us: "See what a pretty girl that is." The young woman, hearing this, thought that the priest was making fun of her, and replied loudly to Arlotto: "I can't say the same of you."

"Sure you could," replied Arlotto, "if you told a lie, as I did."

Cinq cents ans plus tard, j'ai enregistré le conte suivant de Martin Latiolais, qui a passé sa vie aux bords du Bassin de l'Atchafalaya dans le petit village de Catahoula:

Tu pourrais mentir / You Could Lie (Martin Latiolais, Catahoula; Ancelet 1994)

Un nommé Willie Johnson.... il dit, une fois, il était au bal. Il dit il était après danser avec un belle fille. Ça fait, il dit à la fille-là, "Boy, t'es belle! Je te trouve belle, ouais!" il dit.

Et la fille-là dit, "Monsieur Johnson, moi, je peux pas dire autant de vous. Je vous trouve pas beau."

"Mais," il dit, "écoute! Tu pourrais faire comme moi-là, si tu voudrais, tu pourrais mentir!"

Traditionnellement, nos histoires et nos blagues dépendent souvent sur une compréhension profonde de la réalité rurale. Ed Deshotels m'a raconté l'histoire d'un coq qui est pris dans un ouragan. Le pauvre coq est aspiré par un cyclone d'une telle force que ses plumes lui sont arrachées, et il retombe par terre complètement plumé. Quand M. Deshotels arrive à ce moment, son auditoire remplis de campagnards, commence déjà à rire. L'incongruité d'un coq qui gambade tout nu taquine leur sens de l'humour. Mais l'histoire ne s'arrête pas là. Le coq est tellement gêné de se trouver tout nu qu'il boude et se cache sous la galerie. Touché par la dépression du coq, la fermière lui coud une jolie petite salopette, et le coq reprend ses fonctions dans la basse-cour. Encore une image qui amuse l'auditoire. Un voisin se moque du coq en salopette, spectacle peu ordinaire, mais le fermier lui dit, "Ça, c'est rien. Si tu veux voir quelque chose vraiment drôle, reste un peu. Il faut voir ce coq quand il tient une poule d'une patte et déboutonne sa braguette de l'autre." L'humour rabelaisien de cette histoire plaît aux gens de la campagne qui savent pertinemment pourquoi on a besoin d'un coq dans la basse-cour, et qui ont probablement souvent secoué la tête en voyant des chiens urbains dans leurs petits paletots.

La plupart des contes sont d'origine incertaine. On trouve des variantes dans plusieurs langues et dans plusieurs traditions à travers le monde. Mais il y a aussi des contes basés sur le jeu de mots qui existent dans une seule langue. Encore dans la tradition rabelaisienne de notre héritage, on trouve cette histoire de Mme Evélie Boudreaux:

Le fer dans le lit (Evélie Boudreaux)

Une fois, il y avait une vieille fille et elle avait fini par trouver à se marier. Et c'était une excitation beaucoup dans la maison! La vieille maman était veuve et elle voulait sa fille trouve à se marier, mais ça prenait du temps.

Ça fait, finalement, le jour a arrivé pour le mariage. Après le mariage, ils ont eu la célébration. L'heure était arrivée pour les mariés aller à leur chambre. La maman savait que sa fille avait tout le temps les pieds froids. Et elle avait l'habitude de chauffer un fer à repasser et le mettre dans son lit, pour réchauffer ses pieds le soir. Ça fait, la maman voulait d'être vaillante et bonne pour la fille. Elle a chauffé le fer, et elle l'a mis dans le lit. Mais le marié s'est aperçu du fer dans le lit. Et il connaissait pas quoi c'était. Il a levé les couvertes, et il a trouvé le fer. Et il a demandé à la mariée pourquoi le fer était dans le lit. Elle a dit, "Pour réchauffer mes pieds." Elle dit, "Mes pieds sont tout le temps si froids."

Mais la maman, tellement elle était excitée, avait l'oreille à la porte pour écouter quoi qu'allait dans la chambre des mariés. Et tout d'un coup, le marié a jeté le fer par terre, en disant à la mariée, "T'as plus besoin le fer pour réchauffer tes pieds!"

La maman dit, "Qu'est-ce que c'est ce train?"

Elle dit, "Maman, il veut pas le fer dans le lit!"

"Mais," elle dit, "mais, chère, si il veut pas le faire dans le lit, fais-le par terre! Contraie-le pas. C'est tout la même chose." (Evélie Boudreaux, Carencro)

Du même genre et dans la même tradition:

Dans le lit ou sur la table / On the Bed or on the Table (Stanislaus
"Tanisse" Faul, Cankton)

Une fois, il y avait une fille, un garçon qu'a rencontré une fille. Il la trouvait belle. Elle était belle. Ça fait, ils prétendent que il l'aimait assez, il a demandé pour la marier. "Mais," elle dit, "Okay." Ils se sont mariés. Elle restait joliment loin, tu sais. Il fallait il va la marier là-bas chez son père à elle.

Le soir, ils ont fait la veillée. Ils ont été pour se coucher. Elle avait une petite table auprès de son lit. Ça se fait, elle s'a assis sur le bord du lit. Premièrement, elle a ôté ses dents. Elle les a mis sur la petite table. Elle a ôté un bras. Elle l'a mis sur la petite table. Elle a ôté une jambe. Elle l'a mis sur la petite table. C'était du liège, ça. Là, elle avait un œil en crystal. Elle l'a ôté. Elle l'a mis sur la petite table. Là, elle s'a quitté aller dans le lit, tu vois. Elle s'a couchée. Lui, il a resté là à la petite table. Il disait pas rien. Elle dit, "Quoi? Tu te couches pas?"

"Mais," il dit, "je connais pas. Il y en a autant sur la petite table comme il y a dans le lit. Je connais pas ayoù il faut je me couche."

Représentant une forte tendance anticléricale au milieu de cette société catholique dévouée:

La contorsioniste à la confession

Père Hébert était après confesser le monde un samedi matin, et pis i y a une tite fille qu'a venu dans le confessionnal. Après qu'alle avait fini de se confesser, le prêtre dit, "Chère," i dit, "je connais tout le monde dans le village, et on dirait j'erconnais pas ta voix." I dit, "Tu viens pas d'icitte?"

La fille dit, "Non, Père," a dit, "je sus après voyager avec le cirque."

"Oh, mais," i dit, "ça, c'est vaillant. Et quoi c'est toi, tu fais dedans le cirque?"

A dit, "Moi, je sus une contorsioniste."

"Oh, mais, ça, c'est intéressant," i dit. "Ça fait longtemps j'ai pas vu ça."

A dit, "Mais, Père, t'as de la chance." A dit, "On va d'être ici pour toute la fin de semaine. Tu pourras venir nous voir."

"Oh, non," i dit, "j'auras pas la chance." I dit, "J'ai un mariage et deux baptêmes et un enterrement." I dit, "Je vas pas avoir le temps."

La fille dit, "Mais ça, c'est dommage." Mais alle a eu une idée. A dit, "Père," a dit, "tu pourrais peut-être prendre un break droit asteur? I y avait pas personne après espérer en arrière de moi. Je pourrais vous montrer une tite affaire droit ici."

I dit, "Mais, ouais, j'aimerais ça. Je pourrais m'arrêter pour une minute pour voir."

A sort du confessionnal et a s'assit dessus le plancher. Le prêtre ouvre son tit rideau et i se met à la ergarder faire. Alle a pris son pied gauche et a l'a

passé par en arrière de sa tête et a l'a attrapé avec sa main droite. Là elle a passé son pied droit par en avant de sa figure et à l'a attrapé par en arrière de sa tête avec sa main gauche.

Juste en même temps, Mme Boudreaux et Mme Thibodeaux rentraient dans l'église. Mme Boudreaux dit à sa camarade, "Oh, mais je crois pas que je vas me confesser aujourd'hui. Père Hébert est de mauvaise humeur. Regarde donc la pénitance qu'il a donné."

Quelquefois, ce qui nous fait rire, c'est aussi ce qui nous fait peur, comme celle ci qui expose une méfiance pour les étrangers, peut-être bien placée, d'après notre histoire.

Une fois, il y avait un étranger qui s'a arrêté devant une vieille maison pour demander comment arriver chez tel untel. Il y avait un vieux bougre assis sur sa galerie et il lui a demandé ayoù la maison à Joe Babineaux était.

Le vieux bougre dit, "Well, tu vas dans le chemin-là jusqu'à t'arrives à la terre à Marius Thibodeau, et là, tu tournes à la gauche. Là," il dit, "tu vas aller jusqu'à ayoù il y avait un grand chêne qu'a été arraché dans l'ouragan de '42." Il dit, "Et là, tu tournes à droit," il dit, "et ça va être sur ce chemin-là, juste l'autre bord du chemin d'ayoù Rhéul Cormier a été tué dans ce rendez-vous des années passées."

"Mais," il dit, "espère une minute." Il dit, "Si je connaissais ayoù tout ces places sont, j'aurais pas besoin des directions."

Le vieux bougre dit, "Si t'as besoin des directions, peut-être que t'as pas d'affaire d'aller là-bas du tout." (Stanislaus Faul, Cankton, 1992)

Les Cadiens sont après tout les descendants des Acadiens qui déjà au 17e siècle se méfiaient des étrangers et surtout des représentants des gouvernements qui voulaient mettre leurs nez un peu trop dans leurs affaires. En 1650, plusieurs chefs de famille ont renvoyé les recenseurs envoyé par la couronne. Plus récemment en Louisiane, on entend une blague qui expose un peu le même sentiment.

Le gouvernement américain a engagé un compteur de monde spécial pour compter les Cadiens qu'étaient enfoncés dans les fin-fi-fonds des maiches et des marais. Ils ont choisi quelqu'un qui parlait français pour pouvoir communiquer avec ce monde. I connaissait joliment bien le pays aussi.

Ils avaient entendu parler d'une famille qui restait loin là-bas dans le fond des fordoches, et ils ont envoyé ce jeune compteur ambitieux pour voir si i pouvait les trouver. Il a été aussi loin qu'il pouvait aller en char, pis là il a mis son bateau à l'eau et il a été aussi loin qu'il pouvait aller avec la machine, et là il a mis une pirogue qu'il avait avec lui à l'eau et il a été aussi loin qu'il pouvait aller en pagayant, et là il a mis des grandes bottes en gomme et il a marché aussi loin qu'il pouvait aller

Et à la fin de este longue journée-là, il a vu une tite lumière qui brûlait dans le chassis d'une tite cabane au bord du maiche. Il a fini par arriver et il a frappé à la porte.

Un vieux bougre a ouvert la porte et le comteur y a dit, "Bonjour, moi, je sus Jean Latiolais." L'homme à la porte s'a présenté, "Content de te recontrer. Moi, je sus Aymar Guidry." Le jeune comteur y a dit, "J'ai voyagé toute une grande journée pour arriver ici, M. Guidry, parce que le gouvernement m'a engagé pour essayer de savoir combien de monde qui restent dans notre pays."

Le vieux bougre a levé ses épaules et i y a dit, "Ha, cher, je peux pas te dire. Je connais sûr pas, moi." Et il a fermé sa porte.

Les Cadiens qui se trouvaient à l'école obligés à parler seulement en français faisaient rire aussi, mais d'une différente façon. Dans une histoire traditionnelle, on voit que les Cadiens avaient internalisé la notion qu'ils avaient peu d'intérêt pour l'éducation formelle.

Un père a envoyé son garçon à l'école un jour et il était surpris de voir le garçon retourner chez eux une demie heure plus tard. Il demande à son garçon pourquoi il était pas à l'école. Son garçon répond que l'école était finie. Le père demande comment l'école pouvait être finie si vite. Le garçon explique, "Je connais pas. Le maître d'école a commencé à parler en anglais, et nous autres, on comprenait pas beaucoup. Là il a levé un doigt et il a dit quelque chose comme 'say one.' Quelques élèves ont dit 'one.' Là il a dit "c'est tout," ça fait on a quitté.

Les histoires de Justin Wilson confirment cette notion:

You know, lady an' gentlemans, I got a frien' an' he got a li'l boy chirren an' one day las' year he brought hisse'f home from school an' he say, "Pa-pa, I got a problem.

Pa-pa say, "Well, we all got problem, son.

"But you jus' don't unnerstan', Pa-pa. I got 12 problem."

Pap say, "W'at you meant by dat?"

He say, "Rit-ma-tick. I got 12 problem r'at chere. De teacher done tole me dat she want to fine the common denominator for averyone dem twelve problem."

His pa-pa say, "Whoo! You all still lookin' fo' dat damn t'ing? We was lookin' fo' dat w'en I was a boy." (Justin Wilson, with Howard Jacobs, *Justin Wilson's Cajun Humor*, Gretna 1974).

Dans ces histoires, les Cadiens se trouvaient perdu devant le "bon français" aussi bien que devant l'anglais:

Dis young lady from New Or-lee-anh study dat good French at dem Too-lane University, an' one mornin' she was squat in a dock blin' in

Sout'wes' Lewisana an' she say to her Cajun guide like dis: "Quelle heure est-il?"

De guide scratch his head an' he say, "Lady, dem wasn't teal, dem was mallard." (Wilson and Jacobs 1974)

Et:

A Cajun was on his way to visit his daughter in Houston. When he got to Lake Charles, he saw a sign, "Do not pass on bridge." So he turned around and went home.

Il est intéressant de comparer l'humour indigène dans lequel il s'agit de bêtise aussi, mais sans être au dépens d'une ethnie cible:

Un jour, Touchet a été à la pêche avec Boudreaux dans son nouveau bateau. Ça faisait juste quelques minutes qu'ils étaient sur l'eau quand la machine a tombé dedans l'eau. Boudreaux a sauté dans l'eau après. Touchet, lui, il s'a penché pour voir quoi c'est qu'il faisait en bas-là, et il a vu son partner après hâler la corde pour tout ça il y avait moyen, après essayer de partir la machine en bas de l'eau. Il l'a regardé pour un bon bout de temps, après escouer sa tête, puis là, il crie, "Espèce de couillon! Hâle ton choke!" (Elmo Ancelet, Lafayette, 1979)

Avec la prise de conscience de la deuxième moitié du vingtième siècle, on a même vu des blagues qui renvoyaient la balle.

Une fois il y avait un bougre du Texas qui était dans un taxi à Baton Rouge. En passant devant Tiger Stadium, il demande au Cadien qui le conduisait, "What's that?" Le Cadien dit, "That's Tiger Stadium." Le Texan dit, "How long did take y'all to build it?" Le Cadien dit, "Oh, about six years." Le Texan dit, "We've got a bigger one in Austin and it only took us three years." Plus tard, ils passent devant le capitol. Le Texan dit, "What's that?" Le Cadien dit, "That's the state capitol." "How long did it take y'all to build that?" "Oh, about three years." Le Texan dit, "We've got a bigger one in Austin and it only took us a year." Le Cadien en avait assez de ça. Ils passent devant le pont qui traverse le Mississippi. Le Texan demande, "How long did it take y'all to build that bridge?" Le Cadien dit, "What bridge? It wasn't there this morning."

Si vous me permettez, j'aimerais faire un pont pour discuter quelques questions concernant la langue et son enseignement. Pour des raisons historiques, le français parlé par les gens qui sont devenus les Acadiens, essentiellement à partir des années 1630 et 1640, est différent du français tel qu'il a fini par développer en France, surtout après 1650 quand les effets de la nouvelle Académie Française se faisaient sentir. Pour une chose, une majorité de ces gens venait d'une région bien spécifique en France, dans le nord du Poitou dans les alentours de Loudun et Lachaussée, et vers l'ouest dans les alentours de la Saintonge (Brasseaux 1987: 8). A

travers de la Renaissance et même un peu après, surtout dans les provinces, jusqu'au début de la standardisation et la centralisation de la langue par la cour et par les auteurs de l'époque qu'on allait appeler classique, il y avait une variabilité linguistique qui comprenait très largement ce qu'on appelle le français. Et cette variabilité n'était pas seulement au niveau de l'oral; il y avait des dialectes écrits. Même à l'intérieur de l'œuvre de l'auteur qui a défini cette époque, François Rabelais, on trouve une variabilité importante, produit naturel de l'effort d'écrire ce qu'on disait avant le développement des règles systématiques pour le faire. Les règles qui ont évolué plus tard étaient, peut-être nécessairement, proscriptives. Quand il y avait plus d'une façon de rendre un phénomène en écrit, il fallait choisir, et ceux qui faisaient les choix se basaient évidemment sur leurs propres notions de ce qui était correct, c'est-à-dire sur leur propre style de parler et d'écrire, ce qui est tout à fait normal dans un sens, mais ce qui a aussi mené à l'élimination de la richesse de variabilité dans le français.

Astéur, plusieurs siècles plus tard, on finit par entendre des expressions comme "Cela ne se dit pas" ou bien "Ce n'est pas du français" pour exclure une stratégie d'expression qui ne se conforme pas au français référentiel. La première n'est pas exactement correcte, bien sûr. On l'entend quand quelqu'un vient justement de dire quelque chose qui "ne se dit pas." Ce qu'on veut exprimer, en fait, est "Cela ne doit pas se dire, d'après les règles que nous avons adoptées." La deuxième expression me mène à ouvrir une discussion ici afin de considérer justement ce qui constitue le français, à savoir spécifiquement si différer d'une norme exclusive enlève l'appartenance à ce qui s'appelle le français, ou bien si on pourrait trouver une façon de restaurer une ancienne variabilité dans une notion beaucoup plus large et moins proscriptive du français. Je me pose cette question non pas par simple intérêt linguistique ou historique, mais pour des raisons d'identité parce qu'on est ce qu'on parle. Et on se distingue par nos différences. Si ça se perd, il y a une partie importante et fort intéressante de notre identité qui s'en va avec aussi.

Cette question, qui pourrait aussi se poser partout dans ce qui s'appelle de nos jours la francophonie (Québec, Maghreb, Afrique noire, Antilles, Louisiane...), est surtout importante pour les Cadiens et les Créoles de Louisiane pour deux raisons. D'une part, c'est ce qu'on appelle librement le français qui continue à nous lier en tant que peuple. Même si nous arrivons à trouver des excuses pour ceux qui ne peuvent plus s'exprimer dans la langue de nos ancêtres, le français continue à s'imposer comme indicateur d'identité. Ceci n'est pas négligeable; il ne s'agit pas simplement d'une langue, mais aussi d'une façon de voir les choses, de concevoir le monde, notre monde. On parle, on considère, on chante, on crie, on rêve, on pense dans une langue. Ça nous fait rire et pleurer. Ça exprime nos amours et nos haines, nos succès et nos frustrations, nos peurs et nos espoirs. Et quand un élément aussi fondamental de la conception culturelle, sociale et historique d'un peuple change, quelque chose de fondamental change nécessairement dans le peuple aussi, veut veut pas. Oh, bien sûr, tout n'est pas perdu, mais il faut pas se faire des illusions, tout n'est pas préservé non plus. Combien longtemps va-t-on continuer à chanter dans une langue qu'on ne parle plus pour des gens qui ne la comprennent plus? Pour citer une chanson contemporaine:

Comment ça se fait, bébé
Je sus après chanter, bébé,
In a language you don't understand?

T'es après danser, bébé,
Et t'amuser, bébé,
While my words just echo across the land.

What's at stake?
What'll it take?
C'est pas assez danser sans comprendre.

(Jean Arceneaux, "Danser sans comprendre," cité avec l'autorisation
de l'auteur)

D'autre part, parmi ceux qui parlent encore ce qu'on appelle librement le français, il y a des différences importantes, de style, de vocabulaire, de grammaire, etc., qui sont dues autant aux différents contextes historiques et culturels qui nous ont influencés qu'aux différentes expériences que nous avons créées pour nous-mêmes, à l'intérieur de et quelques fois malgré ces contextes. Les Acadiens qui se sont trouvés en Louisiane ont été influencés par les Créoles français et les Créoles africains, aussi bien que par les Espagnols, les Anglo-Américains et d'autres tribus d'Amérindiens (Brasseaux 1992). Et nous avons tous été influencés par des systèmes d'éducation qui essaient de régulariser et de standardiser notre parler. Dans certains cas, comme en Louisiane et au Maine, on a essayé très fort de le remplacer par l'anglais selon la devise du président Theodore Roosevelt: "There is room for but one language in this country, and that is the English language, for we must assure that the crucible turns out Americans and not some random dwellers in a polyglot boarding house." Si nous avons préservé une façon distinctive de nous exprimer, c'est en dépit des efforts de nous l'effacer (et souvent aussi autant par isolement, il faut l'admettre). En Louisiane et dans certaines parties de la Nouvelle Angleterre, il y avait une masse critique qui a réussi à résister ces efforts tant bien que mal jusqu'à asteur. Au Missouri, où il y en avait moins, les derniers francophones viennent tout juste de s'éteindre. Aux années 1970, en Louisiane, nous avons commencé à essayer de sortir du coin dans lequel l'anglais nous avait poussés seulement pour nous trouver repoussés dans le même coin par le soi-disant bon français.

En Louisiane, si nous cherchons à résister à la perte du français, c'est que nous cherchons à préserver les éléments de notre spécificité culturelle et linguistique. Nous cherchons les preuves d'une identité commune et nous en trouvons dans notre langue, la même langue qu'on essaie souvent à éliminer ou à améliorer, à corriger. D'un côté, les linguistes nous disent que notre parler représente un trésor, un drapeau linguistique, une généalogie orale. De l'autre, des enseignants peuvent traiter notre parler comme un problème pédagogique, une erreur à corriger, avec toutes les meilleures intentions du monde, pour nous ouvrir

sur le monde francophone, pour ne pas qu'on rie de notre accent, de notre vocabulaire, de notre grammaire.

Et pourtant, c'est pendant des réunions comme celle-ci que nous sommes portés à explorer les éléments de notre spécificité francophone. Trop souvent, cette discussion se tourne pour se lamenter de l'influence de l'anglais et le français que cela produit, surtout là où le français se trouve en milieu minoritaire, assommé par l'ouragan de l'assimilation. Peut-être dans un autre temps quand on aurait discuté les francismes qui seraient entrés dans l'anglais après la défaite des Britanniques en 1066, ou encore avec le retour des soldats anglais après la révolte lancée par Jeanne d'Arc au 15^e siècle. On aurait soulevé peut-être *table, cutlery, pork, mutton, beef, déjà vu...* Si les Acadiens avaient résisté avant que les Anglais aient eu des forces supérieures en Acadie, on aurait soulevé *rendez-vous...* Si Montcalm avait évité de se rendre, on aurait soulevé *surrender...* Dans son rapport aux informations de la soirée, un journaliste américain nous dit « The President of the United States and the President of France had a rendez-vous yesterday to discuss the strained relationship between the two long-time allies, » et personne s'en aperçoit. Le même soir, un journaliste français annonce que « Le président des Etats-Unis et le président de la France ont eu un meeting pour discuter les différences entre leur deux pays » et on se lamente de la pollution du français. En Louisiane, aux informations locales, j'entends que « Jim Soileau a eu un hit-and-run hier. Il y a un truck qu'a back sur le highway, et il l'a wreck et il a gone. » Mes amis français me disent que c'est une preuve que le français cadien est fatalement contaminé de l'anglais. Mes amis sont les mêmes qui stationnent leur voiture dans le parking pour aller faire du shopping pour le weekend et qui trouve ça super-cool de porter des jeans et des pull-over.

Si je prends la parole aujourd'hui, c'est surtout pour proposer que cette schizophrénie linguistique n'est pas nécessaire, qu'elle est basée sur une fausse dichotomie. Toute langue vivante évolue naturellement, nourrie par une synergie dynamique de deux forces : d'une part la force conservatrice de la préservation et, de l'autre, la force innovatrice de la création. Autrement dit, il y a des gens qui surveillent la langue (les enseignants, les académiciens, etc.) et d'autres qui l'utilisent pour communiquer (en parlant, en chantant, en écrivant). Je suis persuadé qu'il y a une façon de valoriser nos différences tout en les intégrant dans une stratégie d'enseignement qui s'ouvre en même temps sur le français référentiel. Cette question n'a pas besoin de nous polariser en campements académiques et populaires. Les positions n'ont pas besoin d'être mutuellement exclusives. Nous avons été assez séparés du reste du monde francophone pendant trop longtemps par des forces extérieures; nous ne devrions pas nous séparer nous-mêmes de l'intérieur. Il n'est pas question de l'un *ou* l'autre; on peut avoir l'un *et* l'autre. Mais ceci demande un changement essentiel dans la philosophie, surtout de l'éducation. Et les changements doivent venir des deux côtés. Le système d'éducation aurait besoin de s'ouvrir pour pouvoir considérer la possibilité et la valeur du vernaculaire et la richesse de la variabilité. Ceci n'est pas facile à effectuer, puisque l'éducation, surtout des langues, est généralement conçue pour réduire et éliminer les différences dans un effort de mener vers l'universel. Mais l'univers est composé d'une infinité de localités. Il faudrait apprendre non seulement à les tolérer, mais à

les encourager et à les célébrer. En même temps, nos différentes communautés auraient besoin de considérer l'importance de la communication. Il est trop facile de perdre ce débat par une exclusivité basée dans chaque minutieuse différence communautaire. Le système d'éducation ne peut pas fournir des centaines de français. Mais il pourrait soutenir l'intégration des variantes dans un seul système qui valorise et le local et l'universel par ces centaines de français. Il ne s'agit pas de soit choisir pour l'avenir soit de rester pris dans un passé folklorique. On peut et on devrait glisser entre les cornes du dilemme. Il ne s'agit pas de fermer des portes, mais d'utiliser les ressources locales pour précisément les ouvrir, idéalement sans s'écraser les doigts.

C'est pas la première fois qu'on soulève la question du français vernaculaire devant cette association. Une de nos doctorants, Marie-Ginette Baillargeon vient de noter que:

Pendant la conférence annuelle de l'AATF à la Nouvelle Orléans en décembre 1970, le pédagogue Francis Lawrence de Tulane présenta un discours dans lequel il souligna l'importance de la langue pour l'économie de la nation et la formation individuelle. Il nota que les étudiants ne croyaient pas à l'importance d'apprendre une langue étrangère.ⁱ En réalité, Lawrence remettait en question la possibilité d'inscrire un grand nombre d'étudiants aux cours de français. Il s'agissait aussi très clairement du français de France. Lors de cette même conférence, le président du CODOFIL James Domengeaux proclama que les enseignants devaient se faire activistes: «Organizations like yours must become militant and demanding.»ⁱⁱ

Ces observations prenaient pour acquis qu'il s'agissait d'enseigner seulement le français de France. A travers les années, d'autres, y compris mes collègues Gérard St. Martin, Jacqueline Voorhies et Mathé Allain ont identifié des ressources et décrit des méthodes pour intégrer la littérature et la culture françaises de la Louisiane dans l'enseignement du français dans l'organe officielle de l'AATF. Encore là il était question d'insérer des ressources culturelles et littéraires, mais la langue de l'enseignement était le français référentiel. Dans un article qui a paru dans la *French Review* en 1988, j'ai examiné les problèmes inhérents dans l'enseignement du français en Louisiane. D'autres, notamment Albert Valdman et Bernard Cerquiligni, ont écrit sur l'importance du vernaculaire dans la francophonie. Préserver le français, quel français, pour faire quoi, parler avec qui? Si c'est pour adopter un français sans racines dans la francité de la région, on pourrait aussi bien poursuivre cette action au Nébraska, ou bien importer le chinois en Louisiane. Une langue existe pas dans un vide. Elle existe pour exprimer une réalité sociale et culturelle. L'Université de Louisiane à Lafayette et L.S.U. à Baton Rouge ont créé des cours pour valoriser, explorer et enseigner le français cadien (aussi bien que la culture qu'il exprime) à côté du français référentiel. Des enseignants à plusieurs niveaux, y compris Richard Guidry, Amanda Lafleur, Earlene Broussard, Brenda Mounier, Kirby Jambon, et Caroline Ancelet, entre autres, continuent à explorer et à découvrir des façons de valoriser le français cadien dans l'enseignement. On finira avec un manuel de stratégies pour le faire. J'espère que ce sera pas trop tard.

Une fois, un jeune garçon a parti pour aller à l'école. Quand il a revenu à sa maison après la première année, il a annoncé à sa famille qu'il avait oublié son français. Son père et sa mère trouvait ça drôle, d'oublier sa langue dans si peu de temps, mais ils avaient entendu dire que des affaires comme ça arrivaient à l'école.

Pour bien montrer qu'il avait oublié son français, il a pris à suivre ses parents dans la maison, en demandant, "What's that?" de tout quelque chose. "What's that?" il demandait. "La table," disait sa mère. "What's that?" "L'assiette." "What's that?" "La chaudière." Son père a venu vite tanné de ce jeu et il s'a échappé pour aller travailler dans son jardin. Le garçon l'a suit dehors en demandant, "What's that?" "La barrière," répond son père. "What's that?" "La pelle." Et en demandant encore "What's that?" pointant du doigt un rateau qui était appuyé contre la barrière, il a marché sur les dents, et le rateau l'a frappé sur le front. "Hé mon maudit, sacré, tonnerre de rateau," crie le garçon en attrapant sa tête. "Ah!" dit son père. "Je vois que ça commence à te revenir." (D'après Mme Clotile Richard, Carencro)

Des fois, c'est ça que ça prend, un coup de rateau sur le front, pour ramener une langue "perdue." C'est un peu ça que ça a pris en Louisiane aussi – le coup de rateau de l'américanisation – pour nous faire comprendre la valeur de notre héritage francophone. On me demande souvent si le français peut être sauvé en Louisiane. Je réponds que ce serait un miracle basé sur beaucoup plus d'effort, beaucoup plus d'argent et des changements fondamentaux aussi bien dans l'infrastructure pédagogique que dans la volonté culturelle. Mais le véritable miracle est que, après plus de deux siècles d'oppression et d'efforts systématiques pour éliminer le français, il y a encore beaucoup de gens en Louisiane qui le parlent encore, même si c'est par exprès. Comme on dit souvent, il est encore trop tôt pour une autopsie. Chaque fois qu'on commence son oraison funèbre, le corps se lève pour demander une autre bière. Imaginez ce qu'on pourrait faire si on pouvait seulement éliminer cette résistance. Il est clair, néanmoins, que même si on réussit à faire revivre le français, deux choses seront vraies. D'une part, ce sera une langue largement soutenue par le système scolaire, et d'autre part, il y aura une continuité linguistique avec le français cadien et/ou créole seulement dans la mesure qu'on improvise des mesures pour assurer cette continuité. Voilà le grand défi: la ré-invention d'une pédagogie qui non seulement tolère le vernaculaire, mais qui le soutient, et pas seulement au niveau de la culture et du vocabulaire, mais aussi au niveau syntaxique. L'équipe du dictionnaire du français louisianais discutera ce défi dans une session sémi-plénière cet après-midi et je vous invite à y participer.

Cette langue si près du précipice arrive encore à nous faire rire dans des histoires qui exposent souvent des enjeux identitaires et qui peuvent préserver des liens avec un passé vénérable. Elle arrive aussi encore à nous faire vibrer d'émotion dans les chansons d'une nouvelle jeune génération de chanteurs comme Chris Stafford, Christine Balfa, Courtney Granger, Kristi Guillory, Wilson Savoy, Cedric Watson, et Horace Trahan.

L'amitié cassée (Horace Trahan)

Il y a un jour qui a arrivé, j'ai parti de la maison.
J'ai parti pour travailler aussi loin de ma famille
Et ma femme a resté avec les enfants à la maison.
Elle m'a dit quand j'ai parti, elle va m'aimer pour toujours.

Je m'ai retourné à la maison pour trouver toi et lui
Dans notre chambre de la vieille maison.
Quand j'ai vu ça, moi, j'ai parti. J'ai quitté la maison.
C'est juste trois ou quatre semaines passées.
Et les chemins sont ma maison et ma misère, c'est mon amie.

Aujourd'hui je sus un étranger; il y a plus personne qui me connaît.
Je veux revenir à ma famille et oublier le passé.
Mais c'est trop tard pour faire ça.
Je sus malade. Moi, je vas mourir dans les chemins,
Après connaître que t'as cassé notre amitié.

Sans entrer dans les détails, on trouve dans les chansons les mêmes genres de liens à l'héritage dans des ballades comme "La guerre de sept ans" et "La belle qui fait la morte," des leçons d'histoires dans des chansons contemporaines comme "Réveille" et "Acadie à la Louisiane," aussi bien que des expressions d'humour dans des chansons comme "La porte d'en arrière" et "Les maringouins ont tout mangé ma belle." On trouve même des chansons qui mettent en question nos valeurs et notre avenir comme "Disco et fais do-do" et "Danser sans comprendre." Et les Pineleaf Boys viennent d'inclure un nouveau juré sur leur dernier CD intitulé "Quand Rita est arrivé à Grand Lac Charles," prouvant que cette tradition continue à innover avec les outils du passé.

Pourquoi essayer si fort contre toutes les évidences de sauver une langue si proche de la mort? Simplement parce qu'elle véhicule toute une culture. Les histoires et les chansons et la façon même de conceptualiser la réalité sont exprimées dans cette langue, et il n'est pas du tout sûr que la poésie et la philosophie et le *weltanschauung* de cette culture seront préservés dans la version traduite en anglais. Dans son livre *The Quark and the Jaguar*, le lauréat Nobel en sciences Murray Gell-Mann a insisté que la diversité culturelle et linguistique était aussi importante que la diversité biologique:

Just as it is crazy to squander in a few decades much of the rich biological diversity that has evolved over billions of years, so is it equally crazy to permit the disappearance of much of human cultural diversity, which as evolved in a somewhat analogous way over many tens of thousands of years...

The erosion of local cultural patterns around the world is not, however, entirely or even principally the result of contact with the universalizing effect of scientific enlightenment. Popular culture is in most cases far more effective at erasing distinctions between one place or society

and another. Blue jeans, fast food, rock music, and American television serials have been sweeping the world for years. (1994: 338-343)

Et pourtant, il y a des expressions aussi subtiles que tenaces qui montrent que cette diversité persiste malgré tout et à sa façon. Dave Petitjean raconte l'histoire du Cadien qui pilote un 747 et doit atterrir un jour très nuageux. Les nuages sont tellement bas qu'il se perd. Paniqué, il demande de l'aide, mais le contrôleur lui d'utiliser ses instruments. Il répond qu'il ne sait pas parce qu'il est nouveau et n'a jamais piloté que de petits avions. Le contrôleur lui demande de préciser sa position et il répond, "Je sus assis à l'avant de l'avion!" Le contrôleur essaie de le calmer; il le guidera. Quand l'avion approche de l'aéroport, le contrôleur lui dit que quand il sortira des nuages, il faudra atterrir immédiatement parce qu'il sera au-dessus de la piste. Il sort des nuages, voit à peine la piste, mais il freine brusquement, met en marche-arrière, jette même une ancre. Ayant tout fait pour s'arrêter, il dépasse néanmoins la piste d'un mètre. Avec un grand soupir de soulagement, il dit à son co-pilote, "C'est la piste la plus courte que j'aie jamais vu!" "Oui," répond le co-pilote, "mais regarde comme elle est large!" (Petitjean, n.d.) Le pilote cadien s'est trompé de direction, mais il a quand même réussi à atterrir son avion de travers sur la piste. Avec une telle perspective, les miracles sont non seulement possibles mais aussi nécessaires. Pourquoi essayer? Juste parce que.

ⁱ Greene, Danny. "Professor Concerned: Students Said Cool to Language Study," *The State Item* (New Orleans), le 28 décembre 1970, 39. UL Lafayette Archives Collection 206, 1970 Album IV, 207.

ⁱⁱ *Times Picayune* (New Orleans), «CODOFIL's chief asks Militancy," le 28 décembre 1970, 28. UL Lafayette Archives, Collection 206 (Album IV) 207.